



HAL
open science

Le divers à préserver et le divers à construire

Vincent Message

► **To cite this version:**

Vincent Message. Le divers à préserver et le divers à construire. Revue Esprit, 2016, 426, pp.95-106.
hal-02160919

HAL Id: hal-02160919

<https://hal.science/hal-02160919>

Submitted on 20 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Le divers à préserver et le divers à construire

Vincent Message*

LA POÉSIE, les romans, les essais d'Édouard Glissant célèbrent la diversité du monde avec une énergie éblouissante. Je voudrais, ici, moins travailler à l'interprétation de cette œuvre que me situer dans son prolongement. Moins déployer ce que ses livres nous disent, qu'évoquer certains des mouvements à quoi ils nous incitent. Il faut, en effet, reconnaître à cette pensée un formidable pouvoir de stimulation. Elle est portée par un élan vital. On ne peut pas s'y tenir immobile, puisqu'elle a la force centrifuge d'un tourbillon, et on ne peut pas non plus s'en tenir à elle, car ce serait en trahir l'esprit. Je voudrais donc être moins dans la répétition de ce que la fréquentation de son œuvre, pendant quelques années, m'a donné à penser, que dans la construction forcément tâtonnante de ce qui est encore devant nous.

* Vincent Message est un écrivain français. Il enseigne la littérature comparée à l'université de Paris VIII Saint-Denis. Dans son essai *Romanciers pluralistes* (Paris, Seuil, 2013), il se penche sur le travail de romanciers qui mettent en scène des sociétés déchirées par leur diversité interne. Les œuvres de Robert Musil, de Carlos Fuentes, de Thomas Pynchon, de Salman Rushdie et d'Édouard Glissant y occupent le premier plan. Ce texte est adapté d'une conférence prononcée dans le cadre de l'exposition *Atopolis*, au cours d'une journée de réflexion sur l'œuvre d'Édouard Glissant et de Thomas Hirschhorn organisée par le WIELS et la Fondation Mons 2015, le 24 septembre 2015.

Géographies mentales

Si je veux donner au moment que nous partageons son sens fort, il me faut, je crois, entrer de nouveau dans le tourbillon de la pensée de Glissant, depuis le présent où nous sommes et depuis le point où ce jour me saisit pour ma part. Le présent commun, c'est celui des réfugiés de guerre qui fuient l'horreur, qui sont pris en tenaille entre la dictature et le fanatisme, piégés par des intérêts industriels qui avancent toujours masqués, chassés par le désert qui gagne, et qui se heurtent, en cherchant le salut en Europe, aux murs qu'on sait, à des barbelés intraitables, à des populations où beaucoup de gens ont l'impression d'être débordés déjà par leurs propres problèmes et de n'avoir ni le temps ni les moyens de les aider, et de toutes parts aussi, à la xénophobie et aux replis nationalistes les plus assumés. Mon présent plus ou moins singulier, face à l'accumulation quotidienne de ces drames, c'est celui de quelqu'un qui se sent très inquiet, empli d'une colère sourde et tenace face à la générosité tardive et à reculs de nos gouvernements ; cette générosité arrachée sous pression d'une partie de l'opinion publique, cette fausse ouverture qui garde l'œil sur les sondages et qui prouve une fois de plus combien, quoi qu'ils en disent, ces gouvernements continuent pour l'instant de se laisser tétaniser par le nationalisme rance de l'extrême droite au lieu de l'affronter ouvertement.

Mon présent, c'est aussi celui de quelqu'un qui ne peut se sentir par comparaison que très privilégié, dont la mobilité – intense – est choisie et non subie, et qui revient d'un archipel – non pas, en l'occurrence, de l'archipel caribéen, où tournent les textes de Glissant, mais de l'archipel indonésien où j'ai passé l'été et où je me rendais pour la deuxième fois. Ce qui m'a incité à y faire retour, ce qui m'y ramènera encore souvent j'espère, c'est sa relative absence des cartes de nos géographies mentales, une volonté, en écrivant sur cette région, de faire sentir ici en quoi ce gigantesque archipel participe lui aussi du Tout-Monde, et c'est la diversité étourdissante dans laquelle les voyages là-bas font plonger.

Je voudrais partir de ces contrastes, dans ce qu'ils ont de perturbant ou de franchement cruel : l'exil forcé des migrants d'un côté, nos voyages attendus et désirés de l'autre ; les murs qui s'érigent et les avions qui font paraître ces murs minuscules, vains ou dérisoires ; la peur des autres qui nous demandent l'asile, la curiosité pour les autres à qui, pour un moment à l'autre bout de la terre, nous demandons l'hospitalité. Il ne s'agit pas, ce faisant, de renvoyer dos à dos

les migrants défavorisés et les voyageurs privilégiés, mais de creuser l'intuition selon laquelle, pour sentir quels sont nos devoirs face aux migrations, il y a à apprendre du voyage et de la mise en relation de beaucoup de lieux du monde.

Notre présent, si je cherche à m'y ancrer en un sens moins immédiat, plus large, tient peut-être dans cette situation que caractérisent deux mouvements contraires mais pas contradictoires : nous sommes dans un monde où la diversité culturelle et sociale de nos sociétés s'accroît car les mobilités s'intensifient¹ ; mais nous sommes aussi dans un monde où d'autres formes de diversité risquent d'être détruites par notre faute et irrémédiablement. Le combat pour un monde pluraliste, si nous le reconnaissons comme notre tâche, doit nous conduire aussi bien à lutter contre la tentation des murs identitaires face à la diversité qui s'accroît, que contre la tentation du laisser-faire indifférent face à la diversité qui se perd.

Extinctions

Car beaucoup de choses sont sur le point de disparaître. Le temps si court de notre vie est un temps d'exception pour le pire dans le cours de l'histoire humaine. Nous sommes les générations de la sixième extinction de masse des espèces, 66 millions d'années après celle des dinosaures, et c'est nous qui la provoquons par notre productivisme, par notre explosion démographique et par les dommages que nous causons à notre environnement². Nous emmenons nos enfants voir dans les zoos des mammifères et des oiseaux qui, à leur mort, n'existeront plus si nous ne changeons pas radicalement notre rapport au vivant. Nous sommes du temps où une langue meurt tous les neuf jours, au point que 95 % de celles qui nous ont été léguées par des dizaines de milliers d'années d'histoire seront éteintes ou mori-

1. En 2014, on compte 4,3 millions d'entrées dans les 34 pays de l'OCDE. La population née à l'étranger dans les pays de l'OCDE s'établit, en 2013, à 117 millions de personnes, soit 40 % de plus qu'en 2000. En 2014, 800 000 demandes d'asile ont été enregistrées – un niveau jamais atteint depuis 1992. OCDE, *Perspectives des migrations internationales 2015*, Paris, OCDE, 2015.

2. D'après une étude publiée cette année par des universitaires de Stanford, Princeton et Berkeley, le taux moyen de perte d'espèces de vertébrés au XX^e siècle, pour ne parler que d'eux, est 114 fois supérieur à ce qu'il aurait été sans activité humaine. 40 % des espèces d'amphibiens et 26 % des espèces de mammifères sont menacées d'extinction. Voir Gerardo Ceballos *et al.*, "Accelerated modern human-induced species losses: Entering the sixth mass extinction", *Science Advances*, 19 juin 2015.

bondes en 2100³. Ces deux états de fait sont liés, puisque, comme l'explique le biologiste et anthropologue Jared Diamond – dont le livre *le Monde jusqu'à hier* m'a accompagné cet été – la diversité linguistique est plus élevée dans les zones écologiquement diverses. Glissant a raison de dire, à cet égard, qu'on ne sauvera pas une langue contre les autres, en organisant son repli sur elle-même, mais que la survie pour chaque langue minorisée passe par la défense de toutes, par le combat pour la diversité linguistique elle-même. On a envie de le suivre, aussi, quand il affirme que notre imaginaire a besoin de toutes les langues du monde, même de celles que nous ne connaissons pas, et qui bruissent simplement autour de nous⁴. Mais si cela est vrai, alors l'état de fait montre que le compte à rebours s'accélère. Au cours de cet été indonésien, d'ailleurs, en allant voir dans le parc du Gunung Leuser quelques-uns des 6 500 orang-outans seulement qui subsistent à Sumatra, ou en entendant parler mentawai sur la petite île de Siberut, dans une de ces sociétés qui ne sont plus traditionnelles mais transitionnelles (où les grands-parents vivent dans la jungle avec peu de produits manufacturés et ne parlent que leur langue régionale, mais où les petits-enfants roulent en scooter, vont à l'école et apprendront l'anglais), il m'est arrivé de me sentir animé d'un tel sentiment d'urgence et de me dire, aux heures pessimistes : il faut aller voir tout cela avant que cela ne disparaisse. Et à des heures plus combatives, il faut aller voir cela, et en parler, joindre une petite voix de plus aux voix qui alertent sur cette situation, pour ne pas que toutes les composantes de cette diversité disparaissent, ou en tout cas pour qu'elles disparaissent moins abruptement, à un rythme moins vertigineux, et du même coup peut-être de façon moins irréversible.

Parler du divers aujourd'hui, face à ces deux réalités massives – les menaces qui pèsent sur la biodiversité et la disparition de la diversité culturelle et en particulier linguistique – ce pourrait être travailler un discours qui soit seulement celui-là, seulement celui d'une dénonciation qu'on craint beaucoup trop faible et trop tardive, un discours qui par conséquent se préparerait à la perte et au deuil. Mais se cantonner à cela, ce serait faire du divers un tout trop indifférencié, une simple profusion confuse. C'est le risque qui guette le discours postmoderniste dans certains de ces avatars. Il

3. Jared Diamond, *le Monde jusqu'à hier*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2013, version numérique, Empl. 8526. La moitié des langues du monde comptent moins de quelques milliers de locuteurs, Empl. 8558.

4. Édouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996, p. 41-42.

me semble qu'il faut, aujourd'hui, non pas seulement acclamer le divers et pointer sa nécessité, sa force d'enrichissement de nos vies, mais en spécifier les formes, les agencements, sérier les pressions qu'il subit – en somme, complexifier le paysage pour ne pas laisser subsister des impensés trop lourds de conséquences, ne pas passer à côté d'ambiguïtés nécessaires, ne pas faire du divers une force indépendante et presque un idéal qu'on se mettrait à invoquer sans plus le ramener à terre. Le monde jusqu'à hier qu'évoque Jared Diamond, celui des sociétés traditionnelles avant que les contacts ne s'intensifient, est certes un monde d'une très forte diversité globale, mais c'est une diversité plus confusément perçue, et éprouvée dans les faits par un nombre beaucoup plus restreint d'acteurs.

Le monde des lieux – dont je ferais volontiers le pendant du « monde qui achève de se faire monde » dont parlent Édouard Glissant et Patrick Chamiseau – se compose de collectifs plus restreints, qui échangent avec leurs voisins dans un premier cercle, ou parfois par un jeu d'intermédiations à de grandes distances, mais qui vivent pour l'essentiel dans une forte ignorance les uns des autres. Alors que nous croisons des centaines d'inconnus chaque jour sans y penser, les petites sociétés sont traditionnellement beaucoup moins ouvertes à de nouveaux arrivants que nos sociétés modernes – et cela, en dépit même des murs et des barbelés ignominieux que j'ai évoqués plus haut. L'inconnu qui pénètre sur leur territoire représente *a priori* une menace. Le plus simple – à partir du moment où on n'est pas sûr de ses intentions – est de fuir devant lui si on est en position d'infériorité, et de l'éliminer si on domine. Et réciproquement, bien sûr, le monde jusqu'à hier est un monde où il est suicidaire de voyager dans une région où les habitants ne vous connaissent pas⁵. Le nomadisme que nous pouvons avoir envie de célébrer avec Glissant y est autrement dit un quasi-impossible.

Rappeler ce constat anthropologique, puis faire retour à l'immédiat de notre présent européen permet peut-être de se ressouvenir, si toutefois nous l'avons oublié, que la méfiance des opinions publiques face aux migrants est aussi ce qui subsiste de ces réflexes défensifs si prégnants dans les sociétés traditionnelles, et dont, tout éduqué qu'on soit, on se défait bien sûr moins facilement quand on mène une vie foncièrement sédentaire, limitée par les frontières d'une région, que lorsqu'on a la chance de voyager ou de vivre dans des environ-

5. J. Diamond, *le Monde jusqu'à hier*, op. cit., Empl. 1019.

nements où les cohabitations culturelles⁶ existent de longue date et se sont mises, parfois après des phases d'adaptation, à fonctionner sans trop de heurts. Les petites sociétés traditionnelles ont toujours craint que de nouveaux venus les privent des ressources nécessaires à leur survie. Nos sociétés nous font connaître une opulence sans commune mesure, et à bien des égards le règne du superflu. Mais il n'empêche. Être à la hauteur des migrations à venir ne va pas supposer simplement une ouverture identitaire, la reconnaissance de ce que Glissant appelle l'identité-relation, c'est-à-dire du fait que l'autre, quand bien même il serait le plus pauvre et le moins qualifié qui soit, m'apporte autant que ce que je peux lui offrir – sur un plan qui n'est pas matériel ; être à la hauteur des migrations à venir va supposer aussi un retour en puissance de l'égalitarisme, une transition vers une vie placée sous le signe de l'autolimitation et de la sobriété partageuse, transition à laquelle nos élites économiques et politiques sont très mal placées pour nous inciter, puisqu'elles restent idéologiquement et financièrement captives de leur productivisme et ne prennent de leur côté pratiquement aucune mesure pour réduire les inégalités de richesse qui s'accroissent de nouveau dans nos sociétés, depuis plus d'une trentaine d'années, jusqu'à atteindre des niveaux scandaleux. Mais pour revenir au monde jusqu'à hier, sans l'idéaliser, il faut retenir ce quasi-paradoxe, qui n'est que le premier d'une série : la crainte du divers est un trait cardinal de ces petites sociétés dont nous regrettons la disparition en estimant à juste titre que cette disparition constitue une diminution irréparable de la diversité culturelle globale.

Voyageurs-touristes

Je parlais plus haut de diversité confusément perçue ou peu éprouvée dans les faits. Ce que je veux dire par là, c'est que la diversité du monde jusqu'à hier était, pour la très grande majorité des hommes qui nous ont précédés, un objet de fantasme plus que de connaissance, ou de connaissance de seconde main plutôt que d'expérience directe. C'était, en Occident, celle des pays lointains qu'évoquent les livres de merveilles ; c'était celle des cartes où surgissent des monstres marins, et qu'étoilent les mentions *terrae*

6. Par « cohabitation culturelle », je désigne la coexistence dans le temps long, au sein d'une même collectivité politique, de groupes humains relevant d'identités ethniques ou religieuses différentes. Voir V. Message, *Romanciers pluralistes*, op. cit.

incognitae – ces mots qui ont attrapé tous les enfants « amoureux de cartes et d'estampes » dont parle Baudelaire dans « Le Voyage ».

Un deuxième quasi-paradoxe, à cet égard, est que c'est aussi notre fascination pour le divers qui l'estompe. Aller découvrir la diversité des cultures telle qu'elle existe à l'instant *t*, pour en prendre conscience, pour en prendre la mesure, c'est la faire refluer. Ce ne sont donc pas seulement les impérialismes de nos gouvernements ou de nos multinationales qui tuent le divers, mais aussi nous, avec nos meilleures intentions, avec nos curiosités scientifiques, esthétiques, touristiques. À côté des lieux qui s'organisent pour le commerce, il y a les lieux qui s'organisent pour le voyage. Et les deux processus sont concomitants : la mondialisation politico-économique qui détruit la diversité culturelle et naturelle est aussi celle qui ouvre à notre expérience des régions et des peuples auparavant absolument hors de portée de nos finances et de la durée de nos congés payés. Les botanistes, les zoologues, les anthropologues, les écrivains, les peintres accompagnent les conquêtes coloniales, les précèdent ou les suivent de peu ; ceux qui décrivent les traditions de tel ou tel lieu et ceux qui commencent à les moderniser sont souvent les mêmes hommes. C'est chacun d'entre nous, en fait, dès lors que nous voyageons. Nous pouvons, voyageurs-touristes, porter ce petit fardeau ambivalent de culpabilité : revenir chez nous et dire du bien de ce que nous avons vu, dire à quel point cela nous a intéressés et à quel point cela mérite d'être connu et préservé, faire grandir un peu sur nos cartes mentales l'aura d'un lieu, c'est inciter d'autres à s'y rendre après nous, et qui seront peut-être bientôt trop nombreux, et dont le nombre finira par dissoudre cette aura. Même lucide et discrète – et elle est loin de l'être toujours – la curiosité pour la diversité, dès lors qu'elle se démocratise – et comment refuser qu'elle se démocratise ? – finit par la détruire, comme les peintures de Lascaux ont commencé à disparaître sous l'effet de trop de respirations conjuguées. Si d'ailleurs nous partons de notre présent, de 2015, force est de constater que nous ne sommes plus nulle part ni les premiers, ni même parmi les premiers. Et nous aurions mauvais jeu de nous plaindre de ces mouvements d'homogénéisation partielle après lesquels nous arrivons, car ce sont eux qui nous rendent le divers accessible dans la plénitude de son sens.

Tout comme les voyageurs de la première mondialisation dépendaient de leurs interprètes s'ils ne voulaient pas contempler la vie sociale des lieux où ils séjournaient comme un pur spectacle chorégraphique dont la signification était destinée à leur rester secrète,

nous avons besoin de réseaux d'intermédiations et du travail de passeurs interculturels. Sans l'anglais mondialisé, qui est parfois assez bien maîtrisé désormais pour ne pas être qu'un *globish*, les échanges avec les touristes hollandais, chinois ou brésiliens qu'on croise sur la route, les conversations avec les hôtes et guides indonésiens se trouveraient considérablement appauvris, réduits à la portion congrue de quelques salutations et politesses. Sans l'anglais mondialisé, je n'aurais pu ni recueillir des contes mentawai et batak, ni comprendre le sens général des rites funéraires auxquels j'ai assisté. Il faut sauver ensemble les langues du monde, dit Glissant – et je suis très sensible à cela. Puisque cette région est de celles qui m'attirent, je n'y retourne pas du reste sans essayer d'apprendre un peu plus d'indonésien. Mais même ce petit effort de volonté ne fait que repousser d'un cran le problème. L'indonésien est lui aussi, historiquement, une langue véhiculaire, choisie à la fin des années 1920 pour unifier les milliers d'îles de l'archipel puisque, tout comme l'anglais aujourd'hui, elle était parlée dans les ports, sur les bandes côtières, et servait au commerce depuis le xv^e siècle au moins⁷. Quant à apprendre au gré des séjours même des rudiments de batak, de minangkabau, de mentawai, de toraja – pour citer quelques langues seulement de Sumatra et de Sulawesi – qui peut ne serait-ce que l'espérer sans en faire profession ? Il y a loin, autrement dit, de la conscience des enjeux à l'élaboration de réponses qui soient à la hauteur.

Le divers du monde

À moins, peut-être, de se dire (c'est une réponse insuffisante, mais déjà un début) que le divers du monde est aussi devant nous, et à construire. Et cela en deux sens au moins. Que le combat pour la préservation de la diversité biologique et de la diversité culturelle existantes soit mal engagé, tout d'abord, ne nous empêche en rien d'y prendre notre part. Au contraire, c'est précisément parce que le combat est mal engagé qu'il nous sollicite instamment. Il nous revient à tous, depuis notre lieu d'action, dans notre sphère d'action, de limiter les dégâts, de ralentir le ravage, de renverser localement au moins cette marche suicidaire vers l'appauvrissement et vers le

7. Le malais est une langue d'échange dans l'archipel au moins depuis l'époque du sultanat de Malacca. En 1928, des associations d'étudiants des Indes néerlandaises se réunissent en congrès et prononcent le Serment de la jeunesse (*Sumpah Pemuda*) par lequel ils déclarent adopter trois idéaux : une nation, la nation indonésienne (*Bangsa Indonesia*) ; une langue, l'indonésien (*Bahasa Indonesia*) ; une patrie, l'Indonésie (*Tanah Air Indonesia*).

règne du même. Cela implique de prendre conscience des effets systémiques des comportements individuels : la façon dont nous nous alimentons, dont nous nous déplaçons et dont nous consommons a des effets non seulement au coin de la rue, mais à l'autre bout de la Terre.

Nous pouvons devenir attentifs aux moments où nos comportements contribuent sans que nous le voulions à l'homogénéisation, et à ces moments au contraire où nous sommes porteurs d'une diversité. Être pluraliste, c'est chercher à se faire dès que possible l'agent du dialogue interculturel, donc entre des collectifs éloignés géographiquement, mais aussi du dialogue intraculturel qui doit relier – et relie en général insuffisamment – des groupes aux identités différentes au sein du même espace politique. C'est essayer de faire opérer dans chaque lieu du monde où on se tient, même brièvement, une force de diversité. Et le voyage-tourisme, à cet égard, recèle un potentiel plus ambivalent que je n'ai pu le signaler plus tôt : aller voir par exemple dans les forêts de Bornéo ou de Sumatra les orangs-outans, c'est contribuer bien sûr au développement de villages ou de routes qui peuvent mordre sur la jungle, mais c'est surtout éviter qu'elle ne tombe sous les coups des industriels d'huile de palme, et que des forêts primaires soient remplacées par la catastrophe de cette monoculture⁸.

S'intéresser aux traditions culturelles d'un peuple comme les Mentawai, c'est aussi inciter les habitants sur place à les étudier, à en transmettre la mémoire, à ne pas céder seulement aux sirènes sinon toutes puissantes du développement industriel et de la modernisation consumériste. Les touristes, de ce point de vue, exercent une pression moins forte à l'acculturation que les gouvernements centraux, aussi pressés là-bas de se débarrasser du chamanisme, de l'animisme ou de la culture des tatouages, que nos États centralisateurs l'ont été ici de marginaliser les langues régionales et de lutter contre toutes les pratiques religieuses ou rituelles qui paraissaient échapper au rationalisme dominant.

Toutefois, il y a de sérieuses raisons de penser que jouer ce rôle ne dissuadera pas beaucoup de membres de ces petites sociétés

8. L'huile de palme est, depuis 2010, la plus consommée dans le monde (25 % de la consommation mondiale), dépassant de peu l'huile de soja (24 %). Cette performance s'explique par son faible coût de production. Le rendement à l'hectare du palmier à huile est en effet dix fois plus élevé que celui du soja. Cette monoculture est responsable, selon l'ONU, de 70 % des gaz à effet de serre produits par l'Indonésie, troisième émetteur de CO₂ au monde. Chaque année, environ 5 000 orangs-outans sont victimes de l'exploitation des palmeraies, quand on estime leur population globale à 70 000 individus. Les orangs-outans ont perdu 90 % de leur habitat dans les vingt dernières années.

d'abandonner leurs pratiques culturelles. Et tous ne le feront pas sous pression des pouvoirs étatiques, mais parce que la vie dans des lieux industrialisés et modernisés présente des avantages considérables en termes d'accès aux biens de première consommation, aux soins, à l'éducation, aux opportunités économiques – en fin de compte, à un horizon plus large. Les membres de sociétés traditionnelles seront certainement de plus en plus nombreux, dans les prochaines décennies, à délaissier leurs pratiques culturelles qui contribuent à une diversité globale dont ils n'ont pas une conscience nette pour aller vers des lieux de vie – et les grandes villes au premier chef –, dont l'identité est sans doute nettement moins distinctive, dont le paysage devient peu à peu la vitrine, uniforme à quelques variantes près, de l'économie de marché, mais qui présentent pourtant une plus forte diversité interne. Un village batak est plus singulier qu'une ville moderne indonésienne, mais rien ne ressemble plus à un village batak qu'un autre village batak. Et ce que quittent les habitants quand ils partent pour de plus grandes villes, ce peut être aussi le conformisme, un contrôle social étouffant, une absence de pluralisme qui leur paraît contrarier leur volonté d'émancipation individuelle. Singapour au contraire, de l'autre côté du détroit de Malacca, présente tous les traits idéal-typiques de la modernité néolibérale, et ne surprend pas de ce point de vue ; mais on y voit des Libanais et des Anglais se promener dans le quartier chinois, des descendants métisses de Chinois et de Malais manger dans le quartier indien, des voyageurs du monde entier admirer des variétés rares d'orchidées et des animaux en voie de disparition au jardin botanique ou au zoo.

Abandonner des pratiques culturelles parce qu'on se met à en préférer d'autres ou à en méconnaître la valeur : nous ne faisons pas autre chose en Europe, malgré notre amour déclaré pour le patrimoine, et alors que nous ne sommes pas toujours poussés par les mêmes nécessités de survie matérielle, quand nous quittons les villages dont nos familles sont originaires, que nous négligeons d'apprendre les chansons ou les danses que connaissaient nos grands-parents, quand nous considérons qu'il vaut mieux parler une langue mondiale qu'une langue régionale, ou que nous renonçons à rénover une maison ancienne parce qu'il est moins coûteux et plus commode d'en construire une moderne. On ne peut pas plus demander aux membres des petites sociétés de maintenir leurs traditions qu'on ne peut demander à un migrant, qui souhaite s'assimiler et se conformer ainsi à l'injonction, majoritaire dans l'opinion du pays qui l'accueille, de chercher plutôt à combiner ses appartenances en lui faisant valoir

que maintenir ce pluralisme identitaire interne sera pour lui une façon plus profitable de négocier le changement culturel.

Un mouvement perpétuel

Mais le divers du monde est aussi devant nous en un deuxième sens. Il résulte déjà, il va résulter de plus en plus, de l'intensification des mobilités et de l'intrication toujours singulière qui se met en place, dans chaque lieu, entre les rythmes et les formes de la modernité et les traditions persistantes. C'est ce que pointe Lévi-Strauss dans un passage célèbre de *Race et histoire* :

La nécessité de préserver la diversité des cultures dans un monde menacé par la monotonie et l'uniformité n'a certes pas échappé aux institutions internationales. Elles comprennent aussi qu'il ne suffira pas, pour atteindre ce but, de choyer des traditions locales et d'accorder un répit aux temps révolus. C'est le fait de la diversité qui doit être sauvé, non le contenu historique que chaque époque lui a donné et qu'aucune ne saurait perpétuer au-delà d'elle-même. Il faut donc écouter le blé qui lève, encourager les potentialités secrètes, éveiller toutes les vocations à vivre ensemble que l'histoire tient en réserve ; il faut aussi être prêt à envisager sans surprise, sans répugnance et sans révolte ce que toutes ces nouvelles formes sociales d'expression ne pourront manquer d'offrir d'inusité⁹.

Glissant va dans le même sens, me semble-t-il, lorsqu'il parle de la créolisation comme d'un mouvement perpétuel, qui gagne le monde entier à mesure que la mondialisation le resserre, que les cultures s'y heurtent ou y sont mises en contact à une plus grande fréquence. La créolisation, c'est chez lui le processus par lequel des éléments culturels disparates s'assemblent et donnent naissance à un élément tiers, assez substantiel pour qu'on y voie une réalité culturelle distincte et qu'on ne le juge pas uniquement en fonction de ses composantes – comme c'est le cas des langues créoles, du jazz, du baroque latino-américain. Le terme, néanmoins, ne peut pas caractériser toute hybridation interculturelle sans que son potentiel critique ne s'émousse. Pour qu'il y ait créolisation, si on suit Glissant, il faut que les composantes impliquées s'entre-valorisent, qu'aucune ne se dissolve entièrement au cours du processus, que chacune s'estime enrichie d'avoir rencontré l'autre. Que le métissage, autrement dit,

9. Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, Unesco, 1952.

ne réplique pas simplement les dominations culturelles en vigueur, mais opère selon une logique plus égalitaire.

Dans notre monde présent – celui des migrations et du voyage, celui des murs qu'on dresse à la va-vite et des cultures qui disparaissent à une vitesse également effarante –, ces créolisations sont des expériences vitales. Il faut en expliquer partout le principe pour lutter contre la peur de l'autre, les encourager là où elles ont lieu, montrer sur quels enrichissements mutuels elles ouvrent. Il y a une solidarité essentielle de ces combats : préserver le divers existant, c'est permettre le divers qui vient. Et ces combats sont de maintenant, ils doivent être de chaque instant, et ils sont notre affaire à tous.

Vincent Message